

des plus grands périls, que le capitaine Mouchet parvint à toucher le volcan à peine éteint et couvert presque constamment de brouillards qui forme l'île de Saint-Paul. La veille même du passage de Vénus, le 8 décembre 1874, il tombait une pluie torrentielle. Par un hasard heureux, le vent changea subitement de direction pendant la nuit, la pluie cessa, le voile sombre qui couvrait le ciel se déchira et, le 9, l'observation réussit parfaitement. M. Mouchet put reconnaître l'atmosphère de Venus, très-distincte de celle du soleil au moment des contacts. De retour en France, le capitaine Mouchet, qui était membre du Bureau des longitudes, fut promu commandeur de la Légion d'honneur (juillet 1875) et, peu de temps après, il devint membre de l'Académie des sciences en remplacement de M. Mathieu. Le 25 octobre suivant, il lut, à la séance annuelle des cinq Académies, l'intéressant et dramatique récit de sa mission. Peu après, il reprit ses travaux géographiques dans la Méditerranée et il explora, toute la côte qui forme le golfe des deux Syrtes. Sur les côtes de Tunisie, près de la baie de Bizerte, il constata l'existence, à 2 kilomètres de la mer, d'un magnifique lac de plusieurs kilomètres de tour, de 15 à 20 mètres de profondeur. Ce lac, qui n'est que peu de frais, lui des plus sûrs et des plus vastes ports du monde. Le capitaine Mouchet a ouvert à l'observatoire de Montsouris une école pratique d'astronomie, et, sous sa direction, un certain nombre d'officiers de marine y complètent leur instruction astronomique. On lui doit l'invention d'un astro-cube perfectionné, qui permet aux voyageurs de déterminer facilement la longitude. Il a publié les ouvrages suivants: *Nouveau manuel de la navigation dans le rio de la Plata* (1862, in-8°); *Les Côtes du Brésil: Description et instructions complètes* (1864, in-8°); *Recherches sur la longitude de la côte orientale de l'Amérique du Sud* (1867, in-8°); *Les Côtes du Brésil, côte nord du cap São-Roque à Maranhão* (1869, in-8°); *Les Côtes du Brésil, de Rio-Rio à Bahia* (1874, in-8°); *Mariano de la Plata, description et instructions nautiques* (1873, in-8°).

MOUCHI (Juste-Léon-Marie de NOAILLES, duc de), prince-duc de Poix, homme politique français. — Rendu à la vie privée après la révolution de 4 septembre 1870, il devint un des chefs du parti bonapartiste dans l'Oise et posa sa candidature à l'Assemblée nationale dans ce département lors de l'élection complémentaire du mois d'octobre 1874. Dans sa profession de foi, il déclara qu'il était partisan de l'appel au peuple. « Le jour où le peuple sera appelé à décider de sa fortune et à choisir son gouvernement, dit-il, j'en ai l'espoir, il se souviendra de celui dont les malheurs n'ont pu effacer les bienfaits et auquel il a dû vingt ans de gloire et de prospérité. » Élu député par 53,354 voix, il alla siéger avec les bonapartistes. Lors de la constitution du 25 février 1875, aux élections du 20 février 1876 pour la Chambre des députés, il fut nommé à Beauvais par 224 voix, contre M. Bondeville, candidat républicain. Il reprit sa place dans le groupe de l'Appel au peuple, vota, sans jamais prendre la parole, avec la minorité et se prononça pour la politique de combat recommandée par le cabinet de Broglie-Fourton le 17 mai 1877. Après la dissolution de la Chambre, il se représenta, comme candidat officiel, dans la 2^e circonscription de Beauvais; mais il échoua le 14 octobre 1877, avec 8,388 voix, contre M. Boudévillier, qui fut élu député.

MOUFFE s. f. (mou-fé) — forme provençale du mot *mousse*. Arboric. Maladie de l'olivier, espèce de chancre qui ronge les racines, à partir du collet.

MOUFU, UE adj. (mou-fu). Se dit, en Normandie, dans le sens de rebondi: *Il appartenait au Corrége, au peintre de la grille, de réaliser l'héroïne de Magdala sous les traits d'une adorable iteuse. Le corps est jéid sur un lit moveux de fraîche mousse, qu'environne une feuille mystérieuse.*

MOUHOUR s. m. (mou-ou-rourm). Fête que célèbrent les musulmans shiâhs de l'Inde, à la nouvelle lune du premier mois de l'année, et dont nous avons parlé au mot TABOUT, tome XIV du *Grand Dictionnaire*.

MOULLEMENT s. m. — Gramm. Action de mouliner certaines lettres.

MOULLEUR s. m. Appareil servant à mouiller les feuilles de tabac.

— Adjectif. *Cylindre mouilleur.*

MOULLEUX, EUSE adj. (mou-loux, eu-ze). Il ml. — rad. *mouille*. Se dit de certains terrains humides, détrempés.

MOULÉS s. f. — Bois de chauffage qu'on mesure au moule.

MOULIERE s. f. — Lieu où l'on pêche les moules.

— Adjectif. *L'industrie moulière.*

MOULIN-SAQUET, coteau situé près du fort d'Ivry, qu'il domine, dans le département de la Seine. Sur ce coteau, on avait commencé la construction d'un ouvrage avancé, d'une muraille, qui n'était pas encore achevée lorsque les Prussiens se présentèrent devant Paris (septembre 1870). Cette redoute, de forme quadrangulaire, était traversée par le grand

chemin qui conduit de Villejuif à Vitry. Le génie n'avait pas eu le temps de l'aménager convenablement, car des hauteurs voisines on en découvrait l'intérieur. Le général Trochu crut devoir, en conséquence, la faire évacuer sans combat et la rendre inoffensive. Par un hasard heureux, le vent changea subitement de direction pendant la nuit, la pluie cessa, le voile sombre qui couvrait le ciel se déchira et, le 9, l'observation réussit parfaitement. M. Mouchet put reconnaître l'atmosphère de Venus, très-distincte de celle du soleil au moment des contacts. De retour en France, le capitaine Mouchet, qui était membre du Bureau des longitudes, fut promu commandeur de la Légion d'honneur (juillet 1875) et, peu de temps après, il devint membre de l'Académie des sciences en remplacement de M. Mathieu. Le 25 octobre suivant, il lut, à la séance annuelle des cinq Académies, l'intéressant et dramatique récit de sa mission. Peu après, il reprit ses travaux géographiques dans la Méditerranée et il explora, toute la côte qui forme le golfe des deux Syrtes. Sur les côtes de Tunisie, près de la baie de Bizerte, il constata l'existence, à 2 kilomètres de la mer, d'un magnifique lac de plusieurs kilomètres de tour, de 15 à 20 mètres de profondeur. Ce lac, qui n'est que peu de frais, lui des plus sûrs et des plus vastes ports du monde. Le capitaine Mouchet a ouvert à l'observatoire de Montsouris une école pratique d'astronomie, et, sous sa direction, un certain nombre d'officiers de marine y complètent leur instruction astronomique. On lui doit l'invention d'un astro-cube perfectionné, qui permet aux voyageurs de déterminer facilement la longitude. Il a publié les ouvrages suivants: *Nouveau manuel de la navigation dans le rio de la Plata* (1862, in-8°); *Les Côtes du Brésil: Description et instructions complètes* (1864, in-8°); *Recherches sur la longitude de la côte orientale de l'Amérique du Sud* (1867, in-8°); *Les Côtes du Brésil, côte nord du cap São-Roque à Maranhão* (1869, in-8°); *Les Côtes du Brésil, de Rio-Rio à Bahia* (1874, in-8°); *Mariano de la Plata, description et instructions nautiques* (1873, in-8°).

MOULINERIE s. f. (mou-li-ne-ri — rad. *mouliner*). Usine où l'on mouline la soie.

Moulin (HISTOIRE DE LA BUTTE DES), par M. Édouard Fournier (Paris, 1877, 1 vol.). Nous avons résumé dans le *Grand Dictionnaire*, tome II, page 1447, l'histoire de la Butte des Moulins, ce quartier de vieux Paris qui vient de disparaître pour faire place à l'avenue de l'Opéra et qui était riche entre tous de souvenirs littéraires. L'amour de l'art ou plutôt l'amour des lettres a décidé un des plus profonds érudits de l'époque, M. Fournier, à écrire un livre sur cette histoire, et il a apporté à ce nouveau livre le soin minutieux qu'il met à tout ce qu'il produit. Ce document, qui est la somme de ses connaissances sur la Butte des Moulins, son passé, son histoire, la place qu'elle a tenue dans l'ancien Paris, les événements grands ou petits qui ont pu s'y accomplir, tout est si exact, si précis, si complet, que M. Édouard Fournier, qui ne s'est imposé à l'attention que par ses ouvrages de haute tenue, nous a permis de passer l'occasion de rendre une fois de plus hommage à la mémoire de Cornélie, lequel habita, comme chacun sait, une maison située sur la butte en question. Mais nous ne savons pas si M. Édouard Fournier ne savait pas lui-même il y a peu de temps, c'est que l'auteur du *Cid* ne demeura dans cette maison de la rue d'Argenteuil, n° 18, que les deux dernières années de sa vie. Le premier acte qui permette, en effet, d'assurer d'une façon certaine que Cornélie demeurerait d'Argenteuil est daté du 10 novembre 1683. Ce document, récemment découvert, est l'acte de vente de la maison que le poète possédait à Rouen, rue de la Pie. Son beau-frère, M. Bouvier de Fontenelle, le père du philosophe, fut, dans cette affaire, son fondé de pouvoir, et l'acte, nous dit M. Fournier, porte cette mention: « Pierre Cornélie, écuyer, sieur d'Amville, demeurant à Paris, rue d'Argenteuil, paroisse de Saint-Roch. » Or, tous les actes antérieurs à celui-là logent Cornélie dans un tout autre quartier, rue de Cléry. La rue de Cléry n'est pas la seule, avec la rue d'Argenteuil, où l'on puisse placer le domicile de Cornélie à Paris. C'est en 1622 qu'il quitta Rouen, et jusqu'en 1624, il logea à l'hôtel de Guise, rue du Chantre, aujourd'hui le palais des Archives. « Il y avait, poursuit M. Fournier, le couplet et la comédie, on la s'entendait, et c'est ainsi que l'abbé d'Aubignac, un des auteurs de la comédie des Réaux, qui n'est pas plus bienveillante, nous apprend, en outre, qu'il y logeait en 1622, quand on joua *Don Juan*. » A la mort du duo de Guise, Cornélie se trouva sans logis, et ce fut au roi qu'il en demanda un. Cette cette humilité et cette simplicité qui était la façon ordinaire des poètes du grand siècle: Ouvrez-moi donc, grand roi, ce prodige des Césars... Et peut-être, animé par les yeux de plus près, J'y ferai plus encore que vous ne le promettez. Cette supplique resta sans effet, et les portes du Louvre ne s'ouvrirent pas pour le grand homme. Il est probable, dit M. Fournier, que ce fut alors qu'il alla loger rue de Cléry avec son frère Thomas. Tout le quartier était le plus misérable du monde, mais la maison habitée par les deux Cornélie avait, paraît-il, une porte cochère. A ce propos, M. Fournier fait remarquer très-judicieusement que l' anecdote bien connue de la trappe où Judas se précipita, n'est que le récit de ce qui se passa dans la rue de Cléry, où l'on se précipita dans la trappe.

MOULINERIE s. f. (mou-li-ne-ri — rad. *mouliner*). Usine où l'on mouline la soie.

Moulin (HISTOIRE DE LA BUTTE DES), par M. Édouard Fournier (Paris, 1877, 1 vol.). Nous avons résumé dans le *Grand Dictionnaire*, tome II, page 1447, l'histoire de la Butte des Moulins, ce quartier de vieux Paris qui vient de disparaître pour faire place à l'avenue de l'Opéra et qui était riche entre tous de souvenirs littéraires. L'amour de l'art ou plutôt l'amour des lettres a décidé un des plus profonds érudits de l'époque, M. Fournier, à écrire un livre sur cette histoire, et il a apporté à ce nouveau livre le soin minutieux qu'il met à tout ce qu'il produit. Ce document, qui est la somme de ses connaissances sur la Butte des Moulins, son passé, son histoire, la place qu'elle a tenue dans l'ancien Paris, les événements grands ou petits qui ont pu s'y accomplir, tout est si exact, si précis, si complet, que M. Édouard Fournier, qui ne s'est imposé à l'attention que par ses ouvrages de haute tenue, nous a permis de passer l'occasion de rendre une fois de plus hommage à la mémoire de Cornélie, lequel habita, comme chacun sait, une maison située sur la butte en question. Mais nous ne savons pas si M. Édouard Fournier ne savait pas lui-même il y a peu de temps, c'est que l'auteur du *Cid* ne demeura dans cette maison de la rue d'Argenteuil, n° 18, que les deux dernières années de sa vie. Le premier acte qui permette, en effet, d'assurer d'une façon certaine que Cornélie demeurerait d'Argenteuil est daté du 10 novembre 1683. Ce document, récemment découvert, est l'acte de vente de la maison que le poète possédait à Rouen, rue de la Pie. Son beau-frère, M. Bouvier de Fontenelle, le père du philosophe, fut, dans cette affaire, son fondé de pouvoir, et l'acte, nous dit M. Fournier, porte cette mention: « Pierre Cornélie, écuyer, sieur d'Amville, demeurant à Paris, rue d'Argenteuil, paroisse de Saint-Roch. » Or, tous les actes antérieurs à celui-là logent Cornélie dans un tout autre quartier, rue de Cléry. La rue de Cléry n'est pas la seule, avec la rue d'Argenteuil, où l'on puisse placer le domicile de Cornélie à Paris. C'est en 1622 qu'il quitta Rouen, et jusqu'en 1624, il logea à l'hôtel de Guise, rue du Chantre, aujourd'hui le palais des Archives. « Il y avait, poursuit M. Fournier, le couplet et la comédie, on la s'entendait, et c'est ainsi que l'abbé d'Aubignac, un des auteurs de la comédie des Réaux, qui n'est pas plus bienveillante, nous apprend, en outre, qu'il y logeait en 1622, quand on joua *Don Juan*. » A la mort du duo de Guise, Cornélie se trouva sans logis, et ce fut au roi qu'il en demanda un. Cette cette humilité et cette simplicité qui était la façon ordinaire des poètes du grand siècle: Ouvrez-moi donc, grand roi, ce prodige des Césars... Et peut-être, animé par les yeux de plus près, J'y ferai plus encore que vous ne le promettez. Cette supplique resta sans effet, et les portes du Louvre ne s'ouvrirent pas pour le grand homme. Il est probable, dit M. Fournier, que ce fut alors qu'il alla loger rue de Cléry avec son frère Thomas. Tout le quartier était le plus misérable du monde, mais la maison habitée par les deux Cornélie avait, paraît-il, une porte cochère. A ce propos, M. Fournier fait remarquer très-judicieusement que l' anecdote bien connue de la trappe où Judas se précipita, n'est que le récit de ce qui se passa dans la rue de Cléry, où l'on se précipita dans la trappe.

MOULINERIE s. f. (mou-li-ne-ri — rad. *mouliner*). Usine où l'on mouline la soie.

Moulin (HISTOIRE DE LA BUTTE DES), par M. Édouard Fournier (Paris, 1877, 1 vol.). Nous avons résumé dans le *Grand Dictionnaire*, tome II, page 1447, l'histoire de la Butte des Moulins, ce quartier de vieux Paris qui vient de disparaître pour faire place à l'avenue de l'Opéra et qui était riche entre tous de souvenirs littéraires. L'amour de l'art ou plutôt l'amour des lettres a décidé un des plus profonds érudits de l'époque, M. Fournier, à écrire un livre sur cette histoire, et il a apporté à ce nouveau livre le soin minutieux qu'il met à tout ce qu'il produit. Ce document, qui est la somme de ses connaissances sur la Butte des Moulins, son passé, son histoire, la place qu'elle a tenue dans l'ancien Paris, les événements grands ou petits qui ont pu s'y accomplir, tout est si exact, si précis, si complet, que M. Édouard Fournier, qui ne s'est imposé à l'attention que par ses ouvrages de haute tenue, nous a permis de passer l'occasion de rendre une fois de plus hommage à la mémoire de Cornélie, lequel habita, comme chacun sait, une maison située sur la butte en question. Mais nous ne savons pas si M. Édouard Fournier ne savait pas lui-même il y a peu de temps, c'est que l'auteur du *Cid* ne demeura dans cette maison de la rue d'Argenteuil, n° 18, que les deux dernières années de sa vie. Le premier acte qui permette, en effet, d'assurer d'une façon certaine que Cornélie demeurerait d'Argenteuil est daté du 10 novembre 1683. Ce document, récemment découvert, est l'acte de vente de la maison que le poète possédait à Rouen, rue de la Pie. Son beau-frère, M. Bouvier de Fontenelle, le père du philosophe, fut, dans cette affaire, son fondé de pouvoir, et l'acte, nous dit M. Fournier, porte cette mention: « Pierre Cornélie, écuyer, sieur d'Amville, demeurant à Paris, rue d'Argenteuil, paroisse de Saint-Roch. » Or, tous les actes antérieurs à celui-là logent Cornélie dans un tout autre quartier, rue de Cléry. La rue de Cléry n'est pas la seule, avec la rue d'Argenteuil, où l'on puisse placer le domicile de Cornélie à Paris. C'est en 1622 qu'il quitta Rouen, et jusqu'en 1624, il logea à l'hôtel de Guise, rue du Chantre, aujourd'hui le palais des Archives. « Il y avait, poursuit M. Fournier, le couplet et la comédie, on la s'entendait, et c'est ainsi que l'abbé d'Aubignac, un des auteurs de la comédie des Réaux, qui n'est pas plus bienveillante, nous apprend, en outre, qu'il y logeait en 1622, quand on joua *Don Juan*. » A la mort du duo de Guise, Cornélie se trouva sans logis, et ce fut au roi qu'il en demanda un. Cette cette humilité et cette simplicité qui était la façon ordinaire des poètes du grand siècle: Ouvrez-moi donc, grand roi, ce prodige des Césars... Et peut-être, animé par les yeux de plus près, J'y ferai plus encore que vous ne le promettez. Cette supplique resta sans effet, et les portes du Louvre ne s'ouvrirent pas pour le grand homme. Il est probable, dit M. Fournier, que ce fut alors qu'il alla loger rue de Cléry avec son frère Thomas. Tout le quartier était le plus misérable du monde, mais la maison habitée par les deux Cornélie avait, paraît-il, une porte cochère. A ce propos, M. Fournier fait remarquer très-judicieusement que l' anecdote bien connue de la trappe où Judas se précipita, n'est que le récit de ce qui se passa dans la rue de Cléry, où l'on se précipita dans la trappe.

MOULINERIE s. f. (mou-li-ne-ri — rad. *mouliner*). Usine où l'on mouline la soie.

Moulin (HISTOIRE DE LA BUTTE DES), par M. Édouard Fournier (Paris, 1877, 1 vol.). Nous avons résumé dans le *Grand Dictionnaire*, tome II, page 1447, l'histoire de la Butte des Moulins, ce quartier de vieux Paris qui vient de disparaître pour faire place à l'avenue de l'Opéra et qui était riche entre tous de souvenirs littéraires. L'amour de l'art ou plutôt l'amour des lettres a décidé un des plus profonds érudits de l'époque, M. Fournier, à écrire un livre sur cette histoire, et il a apporté à ce nouveau livre le soin minutieux qu'il met à tout ce qu'il produit. Ce document, qui est la somme de ses connaissances sur la Butte des Moulins, son passé, son histoire, la place qu'elle a tenue dans l'ancien Paris, les événements grands ou petits qui ont pu s'y accomplir, tout est si exact, si précis, si complet, que M. Édouard Fournier, qui ne s'est imposé à l'attention que par ses ouvrages de haute tenue, nous a permis de passer l'occasion de rendre une fois de plus hommage à la mémoire de Cornélie, lequel habita, comme chacun sait, une maison située sur la butte en question. Mais nous ne savons pas si M. Édouard Fournier ne savait pas lui-même il y a peu de temps, c'est que l'auteur du *Cid* ne demeura dans cette maison de la rue d'Argenteuil, n° 18, que les deux dernières années de sa vie. Le premier acte qui permette, en effet, d'assurer d'une façon certaine que Cornélie demeurerait d'Argenteuil est daté du 10 novembre 1683. Ce document, récemment découvert, est l'acte de vente de la maison que le poète possédait à Rouen, rue de la Pie. Son beau-frère, M. Bouvier de Fontenelle, le père du philosophe, fut, dans cette affaire, son fondé de pouvoir, et l'acte, nous dit M. Fournier, porte cette mention: « Pierre Cornélie, écuyer, sieur d'Amville, demeurant à Paris, rue d'Argenteuil, paroisse de Saint-Roch. » Or, tous les actes antérieurs à celui-là logent Cornélie dans un tout autre quartier, rue de Cléry. La rue de Cléry n'est pas la seule, avec la rue d'Argenteuil, où l'on puisse placer le domicile de Cornélie à Paris. C'est en 1622 qu'il quitta Rouen, et jusqu'en 1624, il logea à l'hôtel de Guise, rue du Chantre, aujourd'hui le palais des Archives. « Il y avait, poursuit M. Fournier, le couplet et la comédie, on la s'entendait, et c'est ainsi que l'abbé d'Aubignac, un des auteurs de la comédie des Réaux, qui n'est pas plus bienveillante, nous apprend, en outre, qu'il y logeait en 1622, quand on joua *Don Juan*. » A la mort du duo de Guise, Cornélie se trouva sans logis, et ce fut au roi qu'il en demanda un. Cette cette humilité et cette simplicité qui était la façon ordinaire des poètes du grand siècle: Ouvrez-moi donc, grand roi, ce prodige des Césars... Et peut-être, animé par les yeux de plus près, J'y ferai plus encore que vous ne le promettez. Cette supplique resta sans effet, et les portes du Louvre ne s'ouvrirent pas pour le grand homme. Il est probable, dit M. Fournier, que ce fut alors qu'il alla loger rue de Cléry avec son frère Thomas. Tout le quartier était le plus misérable du monde, mais la maison habitée par les deux Cornélie avait, paraît-il, une porte cochère. A ce propos, M. Fournier fait remarquer très-judicieusement que l' anecdote bien connue de la trappe où Judas se précipita, n'est que le récit de ce qui se passa dans la rue de Cléry, où l'on se précipita dans la trappe.

MOULINERIE s. f. (mou-li-ne-ri — rad. *mouliner*). Usine où l'on mouline la soie.

Moulin (HISTOIRE DE LA BUTTE DES), par M. Édouard Fournier (Paris, 1877, 1 vol.). Nous avons résumé dans le *Grand Dictionnaire*, tome II, page 1447, l'histoire de la Butte des Moulins, ce quartier de vieux Paris qui vient de disparaître pour faire place à l'avenue de l'Opéra et qui était riche entre tous de souvenirs littéraires. L'amour de l'art ou plutôt l'amour des lettres a décidé un des plus profonds érudits de l'époque, M. Fournier, à écrire un livre sur cette histoire, et il a apporté à ce nouveau livre le soin minutieux qu'il met à tout ce qu'il produit. Ce document, qui est la somme de ses connaissances sur la Butte des Moulins, son passé, son histoire, la place qu'elle a tenue dans l'ancien Paris, les événements grands ou petits qui ont pu s'y accomplir, tout est si exact, si précis, si complet, que M. Édouard Fournier, qui ne s'est imposé à l'attention que par ses ouvrages de haute tenue, nous a permis de passer l'occasion de rendre une fois de plus hommage à la mémoire de Cornélie, lequel habita, comme chacun sait, une maison située sur la butte en question. Mais nous ne savons pas si M. Édouard Fournier ne savait pas lui-même il y a peu de temps, c'est que l'auteur du *Cid* ne demeura dans cette maison de la rue d'Argenteuil, n° 18, que les deux dernières années de sa vie. Le premier acte qui permette, en effet, d'assurer d'une façon certaine que Cornélie demeurerait d'Argenteuil est daté du 10 novembre 1683. Ce document, récemment découvert, est l'acte de vente de la maison que le poète possédait à Rouen, rue de la Pie. Son beau-frère, M. Bouvier de Fontenelle, le père du philosophe, fut, dans cette affaire, son fondé de pouvoir, et l'acte, nous dit M. Fournier, porte cette mention: « Pierre Cornélie, écuyer, sieur d'Amville, demeurant à Paris, rue d'Argenteuil, paroisse de Saint-Roch. » Or, tous les actes antérieurs à celui-là logent Cornélie dans un tout autre quartier, rue de Cléry. La rue de Cléry n'est pas la seule, avec la rue d'Argenteuil, où l'on puisse placer le domicile de Cornélie à Paris. C'est en 1622 qu'il quitta Rouen, et jusqu'en 1624, il logea à l'hôtel de Guise, rue du Chantre, aujourd'hui le palais des Archives. « Il y avait, poursuit M. Fournier, le couplet et la comédie, on la s'entendait, et c'est ainsi que l'abbé d'Aubignac, un des auteurs de la comédie des Réaux, qui n'est pas plus bienveillante, nous apprend, en outre, qu'il y logeait en 1622, quand on joua *Don Juan*. » A la mort du duo de Guise, Cornélie se trouva sans logis, et ce fut au roi qu'il en demanda un. Cette cette humilité et cette simplicité qui était la façon ordinaire des poètes du grand siècle: Ouvrez-moi donc, grand roi, ce prodige des Césars... Et peut-être, animé par les yeux de plus près, J'y ferai plus encore que vous ne le promettez. Cette supplique resta sans effet, et les portes du Louvre ne s'ouvrirent pas pour le grand homme. Il est probable, dit M. Fournier, que ce fut alors qu'il alla loger rue de Cléry avec son frère Thomas. Tout le quartier était le plus misérable du monde, mais la maison habitée par les deux Cornélie avait, paraît-il, une porte cochère. A ce propos, M. Fournier fait remarquer très-judicieusement que l' anecdote bien connue de la trappe où Judas se précipita, n'est que le récit de ce qui se passa dans la rue de Cléry, où l'on se précipita dans la trappe.

MOULINERIE s. f. (mou-li-ne-ri — rad. *mouliner*). Usine où l'on mouline la soie.

Moulin (HISTOIRE DE LA BUTTE DES), par M. Édouard Fournier (Paris, 1877, 1 vol.). Nous avons résumé dans le *Grand Dictionnaire*, tome II, page 1447, l'histoire de la Butte des Moulins, ce quartier de vieux Paris qui vient de disparaître pour faire place à l'avenue de l'Opéra et qui était riche entre tous de souvenirs littéraires. L'amour de l'art ou plutôt l'amour des lettres a décidé un des plus profonds érudits de l'époque, M. Fournier, à écrire un livre sur cette histoire, et il a apporté à ce nouveau livre le soin minutieux qu'il met à tout ce qu'il produit. Ce document, qui est la somme de ses connaissances sur la Butte des Moulins, son passé, son histoire, la place qu'elle a tenue dans l'ancien Paris, les événements grands ou petits qui ont pu s'y accomplir, tout est si exact, si précis, si complet, que M. Édouard Fournier, qui ne s'est imposé à l'attention que par ses ouvrages de haute tenue, nous a permis de passer l'occasion de rendre une fois de plus hommage à la mémoire de Cornélie, lequel habita, comme chacun sait, une maison située sur la butte en question. Mais nous ne savons pas si M. Édouard Fournier ne savait pas lui-même il y a peu de temps, c'est que l'auteur du *Cid* ne demeura dans cette maison de la rue d'Argenteuil, n° 18, que les deux dernières années de sa vie. Le premier acte qui permette, en effet, d'assurer d'une façon certaine que Cornélie demeurerait d'Argenteuil est daté du 10 novembre 1683. Ce document, récemment découvert, est l'acte de vente de la maison que le poète possédait à Rouen, rue de la Pie. Son beau-frère, M. Bouvier de Fontenelle, le père du philosophe, fut, dans cette affaire, son fondé de pouvoir, et l'acte, nous dit M. Fournier, porte cette mention: « Pierre Cornélie, écuyer, sieur d'Amville, demeurant à Paris, rue d'Argenteuil, paroisse de Saint-Roch. » Or, tous les actes antérieurs à celui-là logent Cornélie dans un tout autre quartier, rue de Cléry. La rue de Cléry n'est pas la seule, avec la rue d'Argenteuil, où l'on puisse placer le domicile de Cornélie à Paris. C'est en 1622 qu'il quitta Rouen, et jusqu'en 1624, il logea à l'hôtel de Guise, rue du Chantre, aujourd'hui le palais des Archives. « Il y avait, poursuit M. Fournier, le couplet et la comédie, on la s'entendait, et c'est ainsi que l'abbé d'Aubignac, un des auteurs de la comédie des Réaux, qui n'est pas plus bienveillante, nous apprend, en outre, qu'il y logeait en 1622, quand on joua *Don Juan*. » A la mort du duo de Guise, Cornélie se trouva sans logis, et ce fut au roi qu'il en demanda un. Cette cette humilité et cette simplicité qui était la façon ordinaire des poètes du grand siècle: Ouvrez-moi donc, grand roi, ce prodige des Césars... Et peut-être, animé par les yeux de plus près, J'y ferai plus encore que vous ne le promettez. Cette supplique resta sans effet, et les portes du Louvre ne s'ouvrirent pas pour le grand homme. Il est probable, dit M. Fournier, que ce fut alors qu'il alla loger rue de Cléry avec son frère Thomas. Tout le quartier était le plus misérable du monde, mais la maison habitée par les deux Cornélie avait, paraît-il, une porte cochère. A ce propos, M. Fournier fait remarquer très-judicieusement que l' anecdote bien connue de la trappe où Judas se précipita, n'est que le récit de ce qui se passa dans la rue de Cléry, où l'on se précipita dans la trappe.

MOULINERIE s. f. (mou-li-ne-ri — rad. *mouliner*). Usine où l'on mouline la soie.

Moulin (HISTOIRE DE LA BUTTE DES), par M. Édouard Fournier (Paris, 1877, 1 vol.). Nous avons résumé dans le *Grand Dictionnaire*, tome II, page 1447, l'histoire de la Butte des Moulins, ce quartier de vieux Paris qui vient de disparaître pour faire place à l'avenue de l'Opéra et qui était riche entre tous de souvenirs littéraires. L'amour de l'art ou plutôt l'amour des lettres a décidé un des plus profonds érudits de l'époque, M. Fournier, à écrire un livre sur cette histoire, et il a apporté à ce nouveau livre le soin minutieux qu'il met à tout ce qu'il produit. Ce document, qui est la somme de ses connaissances sur la Butte des Moulins, son passé, son histoire, la place qu'elle a tenue dans l'ancien Paris, les événements grands ou petits qui ont pu s'y accomplir, tout est si exact, si précis, si complet, que M. Édouard Fournier, qui ne s'est imposé à l'attention que par ses ouvrages de haute tenue, nous a permis de passer l'occasion de rendre une fois de plus hommage à la mémoire de Cornélie, lequel habita, comme chacun sait, une maison située sur la butte en question. Mais nous ne savons pas si M. Édouard Fournier ne savait pas lui-même il y a peu de temps, c'est que l'auteur du *Cid* ne demeura dans cette maison de la rue d'Argenteuil, n° 18, que les deux dernières années de sa vie. Le premier acte qui permette, en effet, d'assurer d'une façon certaine que Cornélie demeurerait d'Argenteuil est daté du 10 novembre 1683. Ce document, récemment découvert, est l'acte de vente de la maison que le poète possédait à Rouen, rue de la Pie. Son beau-frère, M. Bouvier de Fontenelle, le père du philosophe, fut, dans cette affaire, son fondé de pouvoir, et l'acte, nous dit M. Fournier, porte cette mention: « Pierre Cornélie, écuyer, sieur d'Amville, demeurant à Paris, rue d'Argenteuil, paroisse de Saint-Roch. » Or, tous les actes antérieurs à celui-là logent Cornélie dans un tout autre quartier, rue de Cléry. La rue de Cléry n'est pas la seule, avec la rue d'Argenteuil, où l'on puisse placer le domicile de Cornélie à Paris. C'est en 1622 qu'il quitta Rouen, et jusqu'en 1624, il logea à l'hôtel de Guise, rue du Chantre, aujourd'hui le palais des Archives. « Il y avait, poursuit M. Fournier, le couplet et la comédie, on la s'entendait, et c'est ainsi que l'abbé d'Aubignac, un des auteurs de la comédie des Réaux, qui n'est pas plus bienveillante, nous apprend, en outre, qu'il y logeait en 1622, quand on joua *Don Juan*. » A la mort du duo de Guise, Cornélie se trouva sans logis, et ce fut au roi qu'il en demanda un. Cette cette humilité et cette simplicité qui était la façon ordinaire des poètes du grand siècle: Ouvrez-moi donc, grand roi, ce prodige des Césars... Et peut-être, animé par les yeux de plus près, J'y ferai plus encore que vous ne le promettez. Cette supplique resta sans effet, et les portes du Louvre ne s'ouvrirent pas pour le grand homme. Il est probable, dit M. Fournier, que ce fut alors qu'il alla loger rue de Cléry avec son frère Thomas. Tout le quartier était le plus misérable du monde, mais la maison habitée par les deux Cornélie avait, paraît-il, une porte cochère. A ce propos, M. Fournier fait remarquer très-judicieusement que l' anecdote bien connue de la trappe où Judas se précipita, n'est que le récit de ce qui se passa dans la rue de Cléry, où l'on se précipita dans la trappe.

MOULINERIE s. f. (mou-li-ne-ri — rad. *mouliner*). Usine où l'on mouline la soie.

Moulin (HISTOIRE DE LA BUTTE DES), par M. Édouard Fournier (Paris, 1877, 1 vol.). Nous avons résumé dans le *Grand Dictionnaire*, tome II, page 1447, l'histoire de la Butte des Moulins, ce quartier de vieux Paris qui vient de disparaître pour faire place à l'avenue de l'Opéra et qui était riche entre tous de souvenirs littéraires. L'amour de l'art ou plutôt l'amour des lettres a décidé un des plus profonds érudits de l'époque, M. Fournier, à écrire un livre sur cette histoire, et il a apporté à ce nouveau livre le soin minutieux qu'il met à tout ce qu'il produit. Ce document, qui est la somme de ses connaissances sur la Butte des Moulins, son passé, son histoire, la place qu'elle a tenue dans l'ancien Paris, les événements grands ou petits qui ont pu s'y accomplir, tout est si exact, si précis, si complet, que M. Édouard Fournier, qui ne s'est imposé à l'attention que par ses ouvrages de haute tenue, nous a permis de passer l'occasion de rendre une fois de plus hommage à la mémoire de Cornélie, lequel habita, comme chacun sait, une maison située sur la butte en question. Mais nous ne savons pas si M. Édouard Fournier ne savait pas lui-même il y a peu de temps, c'est que l'auteur du *Cid* ne demeura dans cette maison de la rue d'Argenteuil, n° 18, que les deux dernières années de sa vie. Le premier acte qui permette, en effet, d'assurer d'une façon certaine que Cornélie demeurerait d'Argenteuil est daté du 10 novembre 1683. Ce document, récemment découvert, est l'acte de vente de la maison que le poète possédait à Rouen, rue de la Pie. Son beau-frère, M. Bouvier de Fontenelle, le père du philosophe, fut, dans cette affaire, son fondé de pouvoir, et l'acte, nous dit M. Fournier, porte cette mention: « Pierre Cornélie, écuyer, sieur d'Amville, demeurant à Paris, rue d'Argenteuil, paroisse de Saint-Roch. » Or, tous les actes antérieurs à celui-là logent Cornélie dans un tout autre quartier, rue de Cléry. La rue de Cléry n'est pas la seule, avec la rue d'Argenteuil, où l'on puisse placer le domicile de Cornélie à Paris. C'est en 1622 qu'il quitta Rouen, et jusqu'en 1624, il logea à l'hôtel de Guise, rue du Chantre, aujourd'hui le palais des Archives. « Il y avait, poursuit M. Fournier, le couplet et la comédie, on la s'entendait, et c'est ainsi que l'abbé d'Aubignac, un des auteurs de la comédie des Réaux, qui n'est pas plus bienveillante, nous apprend, en outre, qu'il y logeait en 1622, quand on joua *Don Juan*. » A la mort du duo de Guise, Cornélie se trouva sans logis, et ce fut au roi qu'il en demanda un. Cette cette humilité et cette simplicité qui était la façon ordinaire des poètes du grand siècle: Ouvrez-moi donc, grand roi, ce prodige des Césars... Et peut-être, animé par les yeux de plus près, J'y ferai plus encore que vous ne le promettez. Cette supplique resta sans effet, et les portes du Louvre ne s'ouvrirent pas pour le grand homme. Il est probable, dit M. Fournier, que ce fut alors qu'il alla loger rue de Cléry avec son frère Thomas. Tout le quartier était le plus misérable du monde, mais la maison habitée par les deux Cornélie avait, paraît-il, une porte cochère. A ce propos, M. Fournier fait remarquer très-judicieusement que l' anecdote bien connue de la trappe où Judas se précipita, n'est que le récit de ce qui se passa dans la rue de Cléry, où l'on se précipita dans la trappe.

chemin qui conduit de Villejuif à Vitry. Le génie n'avait pas eu le temps de l'aménager convenablement, car des hauteurs voisines on en découvrait l'intérieur. Le général Trochu crut devoir, en conséquence, la faire évacuer sans combat et la rendre inoffensive. Par un hasard heureux, le vent changea subitement de direction pendant la nuit, la pluie cessa, le voile sombre qui couvrait le ciel se déchira et, le 9, l'observation réussit parfaitement. M. Mouchet put reconnaître l'atmosphère de Venus, très-distincte de celle du soleil au moment des contacts. De retour en France, le capitaine Mouchet, qui était membre du Bureau des longitudes, fut promu commandeur de la Légion d'honneur (juillet 1875) et, peu de temps après, il devint membre de l'Académie des sciences en remplacement de M. Mathieu. Le 25 octobre suivant, il lut, à la séance annuelle des cinq Académies, l'intéressant et dramatique récit de sa mission. Peu après, il reprit ses travaux géographiques dans la Méditerranée et il explora, toute la côte qui forme le golfe des deux Syrtes. Sur les côtes de Tunisie, près de la baie de Bizerte, il constata l'existence, à 2 kilomètres de la mer, d'un magnifique lac de plusieurs kilomètres de tour, de 15 à 20 mètres de profondeur. Ce lac, qui n'est que peu de frais, lui des plus sûrs et des plus vastes ports du monde. Le capitaine Mouchet a ouvert à l'observatoire de Montsouris une école pratique d'astronomie, et, sous sa direction, un certain nombre d'officiers de marine y complètent leur instruction astronomique. On lui doit l'invention d'un astro-cube perfectionné, qui permet aux voyageurs de déterminer facilement la longitude. Il a publié les ouvrages suivants: *Nouveau manuel de la navigation dans le rio de la Plata* (1862, in-8°); *Les Côtes du Brésil: Description et instructions complètes* (1864, in-8°); *Recherches sur la longitude de la côte orientale de l'Amérique du Sud* (1867, in-8°); *Les Côtes du Brésil, côte nord du cap São-Roque à Maranhão* (1869, in-8°); *Les Côtes du Brésil, de Rio-Rio à Bahia* (1874, in-8°); *Mariano de la Plata, description et instructions nautiques* (1873, in-8°).

MOULINERIE s. f. (mou-li-ne-ri — rad. *mouliner*). Usine où l'on mouline la soie.

Moulin (HISTOIRE DE LA BUTTE DES), par M. Édouard Fournier (Paris, 1877, 1 vol.). Nous avons résumé dans le *Grand Dictionnaire*, tome II, page 1447, l'histoire de la Butte des Moulins, ce quartier de vieux Paris qui vient de disparaître pour faire place à l'avenue de l'Opéra et qui était riche entre tous de souvenirs littéraires. L'amour de l'art ou plutôt l'amour des lettres a décidé un des plus profonds érudits de l'époque, M. Fournier, à écrire un livre sur cette histoire, et il a apporté à ce nouveau livre le soin minutieux qu'il met à tout ce qu'il produit. Ce document, qui est la somme de ses connaissances sur la Butte des Moulins, son passé, son histoire, la place qu'elle a tenue dans l'ancien Paris, les événements grands ou petits qui ont pu s'y accomplir, tout est si exact, si précis, si complet, que M. Édouard Fournier, qui ne s'est imposé à l'attention que par ses ouvrages de haute tenue, nous a permis de passer l'occasion de rendre une fois de plus hommage à la mémoire de Cornélie, lequel habita, comme chacun sait, une maison située sur la butte en question. Mais nous ne savons pas si M. Édouard Fournier ne savait pas lui-même il y a peu de temps, c'est que l'auteur du *Cid* ne demeura dans cette maison de la rue d'Argenteuil, n° 18, que les deux dernières années de sa vie. Le premier acte qui permette, en effet, d'assurer d'une façon certaine que Cornélie demeurerait d'Argenteuil est daté du 10 novembre 1683. Ce document, récemment découvert, est l'acte de vente de la maison que le poète posséd

Minér. Variété d'allanite, contenant plus d'yttria que l'allanite ordinaire.

MURRAYÉTINE s. f. (mu-rè-é-ti-ne — rad. murrayine). Chim. Produit obtenu par le doublement de la murrayine au moyen de l'acide chlorhydrique et de l'acide sulfurique.

MURRAYINE s. f. (mu-rè-i-ne — de murraya, nom d'une plante des Indes). Chim. Glucoside extrait du murraya exotica, constituant une poudre légère, formée de petites aiguilles blanches, d'un saveur légèrement amère.

MURRONITE s. f. (mu-ro-ni-te — rad. murrh). Minér. V. PARISITS, au tome XII du Grand Dictionnaire.

MURVIEL, bourg de France (Hérault), ch.-l. de cant., arrond. et à 13 kilom. N.-O. de Béziers; pop. aggl., 1,807 hab. — pop. tot., 1,980 hab.

MUSCARINE s. f. (mu-ska-ri-ne). Chim. Alcaloïde contenu en petite quantité dans l'amanita muscaria. C'est un poison énérgique, analogue à l'ésérine.

MUSCULARITÉ s. f. (mu-sku-la-ri-té — rad. musculaire). État de ce qui est formé ou pourvu de muscles, de ce qui est musculaire.

MUSÉE s. m. — Encycl. Administration générale des musées nationaux. Deux décrets, l'un du 4 mars 1874, signé par le président de la République, l'autre du 6 mars, signé par le ministre, ont apporté des changements importants dans l'administration des musées nationaux; nous allons énumérer les principales dispositions de ces décrets. Le décret du 4 mars institue un directeur, un secrétaire général, des conservateurs et des conservateurs adjoints, tous nommés et révoqués par décret du président de la République. Le directeur administre, sous l'autorité du ministre des beaux-arts, le musée du Louvre, le musée de Luxembourg, le musée de Versailles, le musée de Saint-Germain et toutes les collections d'objets d'art placés dans des immeubles de l'État et inventoriés au Louvre. Chacun des départements du musée du Louvre et chacun des trois autres musées est confié à un conservateur et à un attaché; les départements du Louvre, sauf celui de l'éthnographie et de la marine, ont en outre un conservateur adjoint. L'administration supérieure comprend donc : 1 directeur, 1 secrétaire général, 8 conservateurs, 4 conservateurs adjoints et 8 attachés. Ces vingt-deux fonctionnaires composent un conservatoire chargé de délibérer sur toutes les questions générales intéressant les musées. Aucun des fonctionnaires ne peut cumuler ses fonctions avec un autre emploi.

Le décret du 6 mars organise le détail des attributions et du service. Aux termes de ce décret, le directeur est seul chargé de la correspondance administrative. Les conservateurs sont tenus de classer, d'inventorier, de cataloguer les collections de leurs départements respectifs. Le conservatoire a voix délibérative dans toutes les questions d'acquisition, d'addition, de retranchement, de restauration d'objets d'art. Le directeur peut appeler au ministre de la décision du conservatoire. Sur toutes les autres questions, le conservatoire n'a que voix consultative. Les catalogues dressés par les 4 conservateurs ne peuvent être publiés qu'avec l'approbation du directeur.

MUSÉINE s. f. (mu-zé-ni-ne — rad. musenna, nom d'une écorce). Chim. Matière amorphe, d'un saveur forte, trouvée dans

la musenna, écorce employée en Abyssinie comme téniafuge.

MUSETTE s. f. — Espèce de portefeuille où les écoliers serrent leurs papiers.

MUSIQUE s. f. — Une autre musique, un langage tout différent; bruit d'une autre nature.

— Clous brochés en musique, Clous qui viennent sortir sur la corne à des hauteurs inégales.

— C'est le ton qui fait la musique, Les paroles qu'on dit changent de sens selon le ton sur lequel on les prononce.

MUSQUETTE s. f. (mu-zi-kè-te — diminut. de musque). Petite musique sans valeur artistique.

MUSQUÉ, ÊE part. passé du V. Musquer. — Envoyer une chose musquée ou toute musquée. Se disait autrefois pour signifier qu'on faisait cet envoi franc de port et en l'accompagnant de compliments.

MUSSIDAN, bourg de France (Dordogne), ch.-l. de cant., arrond. et à 27 kilom. S. de Ribérac, au confluent de l'Isle et de la Crempse; pop. aggl., 1,812 hab. — pop. tot., 2,062 hab.

MUSSY-SUR-SEINE, bourg de France (Aube), ch.-l. de cant., arrond. et à 19 kilom. S.-E. de Bars-sur-Seine; pop. aggl., 1,608 hab. — pop. tot., 1,628 hab.

MUSTANG s. m. (mu-stangh). Cheval sauvage des pampas de l'Amérique du Sud.

MUSTAPHA-FAZIL-PACHA, prince égyptien. — Il est mort en décembre 1875. Il séjourna en France de 1865 à 1867, puis il retourna à Constantinople, où il fut le chef le plus en vue du parti de la jeune Turquie.

MUTATIS MUTANDIS (En changeant ce qui doit être changé). Proverbe latin, dont il a été fait quelques applications :

• Par exemple, ma chère mère, vous croyez peut-être que le mot de patriotisme a la même signification en France qu'à Schaffhouse et qu'un patriote français ressemblera, mutatis mutandis, à ce qu'était mon très-cher père dans notre louable canton. Je l'ai cru aussi, mais rien ne se ressemble moins. — GRIMM.

MUTÉ, ÊE adj. — Qui a changé de propriétaire.

MUTUEL, ELLE adj. — Encycl. Econ. polit. Sociétés de secours mutuels. V. ASSOCIATION, au tome 1er du Grand Dictionnaire, page 801.

MUTULAIRE adj. (mu-tu-lè-re — rad. mutule). Arch. Qui se rapporte à la mutule, qui contient des ornements de ce genre : Ordre dorique MUTULAIRE.

MUY (Ls), bourg de France (Var), cant. de Fréjus, arrond. et à 14 kilom. S.-E. de Draguignan, près du confluent de l'Argens et de la Nartubie; pop. aggl., 2,364 hab. — pop. tot., 2,711 hab.

MUZILLAC, bourg de France (Morbihan), ch.-l. de cant., arrond. et à 30 kilom. S.-E. de Vannes; pop. aggl., 1,268 hab. — pop. tot., 2,428 hab.

MYCÉLIA, ALE adj. (mi-sé-li-al, a-le — rad. mycélium). Bot. Qui se rapporte au mycélium, qui est de la nature du mycélium. On dit aussi MYCÉLIEN, ENNE.

la musenna, écorce employée en Abyssinie comme téniafuge.

MUSETTE s. f. — Espèce de portefeuille où les écoliers serrent leurs papiers.

MUSIQUE s. f. — Une autre musique, un langage tout différent; bruit d'une autre nature.

— Clous brochés en musique, Clous qui viennent sortir sur la corne à des hauteurs inégales.

— C'est le ton qui fait la musique, Les paroles qu'on dit changent de sens selon le ton sur lequel on les prononce.

MUSQUETTE s. f. (mu-zi-kè-te — diminut. de musque). Petite musique sans valeur artistique.

MUSQUÉ, ÊE part. passé du V. Musquer. — Envoyer une chose musquée ou toute musquée. Se disait autrefois pour signifier qu'on faisait cet envoi franc de port et en l'accompagnant de compliments.

MUSSIDAN, bourg de France (Dordogne), ch.-l. de cant., arrond. et à 27 kilom. S. de Ribérac, au confluent de l'Isle et de la Crempse; pop. aggl., 1,812 hab. — pop. tot., 2,062 hab.

MUSSY-SUR-SEINE, bourg de France (Aube), ch.-l. de cant., arrond. et à 19 kilom. S.-E. de Bars-sur-Seine; pop. aggl., 1,608 hab. — pop. tot., 1,628 hab.

MUSTANG s. m. (mu-stangh). Cheval sauvage des pampas de l'Amérique du Sud.

MUSTAPHA-FAZIL-PACHA, prince égyptien. — Il est mort en décembre 1875. Il séjourna en France de 1865 à 1867, puis il retourna à Constantinople, où il fut le chef le plus en vue du parti de la jeune Turquie.

MUTATIS MUTANDIS (En changeant ce qui doit être changé). Proverbe latin, dont il a été fait quelques applications :

• Par exemple, ma chère mère, vous croyez peut-être que le mot de patriotisme a la même signification en France qu'à Schaffhouse et qu'un patriote français ressemblera, mutatis mutandis, à ce qu'était mon très-cher père dans notre louable canton. Je l'ai cru aussi, mais rien ne se ressemble moins. — GRIMM.

MUTÉ, ÊE adj. — Qui a changé de propriétaire.

MUTUEL, ELLE adj. — Encycl. Econ. polit. Sociétés de secours mutuels. V. ASSOCIATION, au tome 1er du Grand Dictionnaire, page 801.

MUTULAIRE adj. (mu-tu-lè-re — rad. mutule). Arch. Qui se rapporte à la mutule, qui contient des ornements de ce genre : Ordre dorique MUTULAIRE.

MUY (Ls), bourg de France (Var), cant. de Fréjus, arrond. et à 14 kilom. S.-E. de Draguignan, près du confluent de l'Argens et de la Nartubie; pop. aggl., 2,364 hab. — pop. tot., 2,711 hab.

MUZILLAC, bourg de France (Morbihan), ch.-l. de cant., arrond. et à 30 kilom. S.-E. de Vannes; pop. aggl., 1,268 hab. — pop. tot., 2,428 hab.

MYCÉLIA, ALE adj. (mi-sé-li-al, a-le — rad. mycélium). Bot. Qui se rapporte au mycélium, qui est de la nature du mycélium. On dit aussi MYCÉLIEN, ENNE.

MYCÉLIOÏDE adj. (mi-sé-li-o-i-de — de mycélium, et du gr. eidos, aspect). Bot. Qui ressemble au mycélium.

MYCÉTOZOÏRE s. m. (mi-sé-to-zo-è-re — du gr. mukés, champignon; zôon, animal). Syn. de MYXOGASTRE. V. ce mot, dans ce Supplément.

MYCINULINE s. f. (mi-si-nu-li-ne — du gr. mukés, champignon, et de truline). Chim. Composé analogue à l'inuline et trouvé dans la truffe.

MYCOAMIBE s. m. (mi-ko-a-mi-be — du gr. mukés, champignon, et de amibe). Cellule reproductrice à mouvements amiboïformes, chez les myxogastes.

MYCODERMIQUE adj. (mi-ko-der-mi-ke — rad. mycodermie). Qui se rapporte aux mycodermes.

MYCOMYRINGITE s. f. (mi-ko-mi-rain-ji-te — du gr. mukés, champignon, et de myringite). Méd. Développement d'une fausse membrane parasitaire sur le tympan.

MYCOISIS s. m. (mi-kô-ziss — du gr. mukés, champignon). Pathol. Maladie commune dans les contrées intertropicales, débutant par des taches cutanées congestives et des plaques lichénoides auxquelles succèdent des tumeurs analogues à celles du pian.

MYÉLATÉLIE s. f. (mi-é-la-té-li — du gr. myelos, moelle; atelâs, incomplet). Anat. Développement incomplet de la moelle épinière.

MYÉLIQUE adj. (mi-é-li-ke — rad. myéline). Anat. Qui se rapporte à la myéline.

MYÉLIQUE adj. (mi-é-li-ke — du gr. myelos, moelle). Anat. Qui concerne la moelle épinière.

MYÉLOPLAXOME s. m. (mi-é-lo-pla-ko-me — rad. myéloplaxie). Pathol. Tumeur formée par des myéloplaxes.

MYÉLOSCLÉROSE s. f. (mi-é-lo-ské-rô-zé — du gr. myelos, moelle; sclérosis, endurcissement). Pathol. Altération de la moelle, qui consiste dans l'endurcissement des faisceaux formés par la moelle.

MYIAGROS ou MYIODÉS, héros qu'on invoquait pendant les fêtes de Minerve, pour qu'il chassât les mouches attirées par les viandes offertes sur l'autel.

MYOCARDE s. m. (mi-o-kar-de — du gr. myon, muscle; kardia, cœur). Anat. Partie musculaire du cœur.

MYOCHRONOSCOPE s. m. (mi-o-kro-no-sko-pe — du gr. myon, muscle; chronos, temps; skopein, examiner). Méd. Appareil servant à rendre visible la vitesse de propagation de l'excitation nerveuse, etc.

MYODÉMIÉ s. f. (mi-o-dé-mi — du gr. myon, muscle; démos, graille). Pathol. État dans lequel les muscles se chargent de graille.

MYODYNAMIE s. f. (mi-o-di-na-mi — du gr. myon, muscle; dynamis, force). Physiol. Force musculaire.

MYOGÉNIE s. f. (mi-o-jé-ni — du gr. myon, muscle; gennâs, je produis). Physiol. Génération et formation des muscles.

MYOGÉNIQUE adj. (mi-o-jé-ni-ke — rad. myogénie). Physiol. Qui concerne la myogénie.

MYOLEMMATIQUE adj. (mi-o-lém-ma-ti-ke — rad. myolème). Anat. Qui concerne le myolème.

MYOME s. m. (mi-o-me — du gr. myon, muscle). Pathol. Tumeur composée de fibres musculaires.

MYOMÉLANOSE s. f. (mi-o-mé-la-nô-zé — du gr. myon, muscle, et de mélanose). Pathol. Mélanose musculaire.

MYOMÈTRE s. m. (mi-o-mè-tre — du gr. myon, muscle; métron, mesure). Chim. Instrument pour mesurer le raccourcissement des muscles de l'œil. On l'appelle aussi ORNITHALMOTROPE.

MYOPLASTIQUE adj. (mi-o-pla-s-ti-ke — du gr. myon, muscle, et de plastique). Physiol. Qui sert à la formation des muscles.

MYOPRESBYTE adj. et s. (mi-o-pré-sbi-te — de myope, et de presbyte). Qui est myope d'un œil et presbyte de l'autre.

MYORHIN s. m. (mi-o-rain — du gr. myon, mouche; rhin, nez). Entom. Syn. de CYRHO-RHYNCHUS.

MYOSCLÉROSE s. f. (mi-o-ské-rô-zé — du gr. myon, muscle; sclérosis, endurcissement). Pathol. Induration des muscles.

MYOSCLÉROSIQUE adj. (mi-o-ské-rô-si-ke — rad. myosclérose). Pathol. Qui concerne la myosclérose.

MYOSINE s. f. (mi-o-zi-ne — du gr. myon, muscle). Chim. Matière albuminoïde, distincte de la syntonine, et qui se rencontre dans le tissu musculaire des cadavres.

MYOSPECTROSCOPE s. m. (mi-o-spé-kto-sko-pe — du gr. myon, muscle, et de spectroscopie). Spectroscope avec lequel on observe les tissus musculaires.

MYOTYRÉE s. f. (mi-o-ti-ré — du gr. myon, muscle; tyros, trouble). Physiol. Mauvaise coordination des mouvements musculaires.

MYRDIRITES, tribu d'Albanais. — V. MYRDIRITES, dans ce Supplément.

MYRINGITE s. f. (mi-rain-ji-te — rad. myringite). Pathol. Inflammation de la myringite ou membrane du tympan.

MYRISTICYLE s. m. (mi-ri-si-ti-si-le — rad. myristicine). Chim. Radical hypobœtique de la myristicine.

MYRTILLE s. m. — Entom. Sorte de papillon.

MYRTINÉ, ÊE adj. (mir-ti-né — rad. myrte). Syn. de MYRTACE.

MYTHOLOGIQUE s. f. (mi-to-lo-ji-a-de — rad. mythologie). Sujet emprunté à la mythologie : Les sphinx et les hippogriffes, les nymphes et les MYTHOLOGIQUES, et toute cette archéologie fantaisiste laissent tranquille le monde présent. (Thorez.)

MYXOGASTRE adj. et s. (mi-xo-ga-s-tre). Nom donné à des champignons dont les spores, développés dans des conceptacles ou sporocystes, produisent par segmentation des corps reproducteurs ciliés qui, une fois libres, offrent des contractions sarcoïdiques ou amiboïdes.

MYXOÏDE adj. (mi-xo-i-de — du gr. myza, mucosité; eidos, apparence). Qui a l'aspect du mucus.

MYXOMYCÈTE adj. et s. (mi-xo-mi-sé-te — du gr. myza, mucosité; mukés, champignon). Syn. de MYXOGASTRE.



* NABORD (SAINT-), bourg de France (Vosges), cant., arrond. et à 5 kilom. de Remiremont, sur la rive gauche de la Moselle; pop. aggl., 463 hab. — pop. tot., 2,077 hab.

* NABUSSEAU s. m. (na-bu-so). Espèce de navet, cultivé dans le département de la Loire-Inférieure.

* NACOUA s. m. (na-kou-ma). Bot. Sorte de liane de l'Amérique équatoriale, avec laquelle on fabrique les chapeaux dits panama.

* NACRO-CULTURE s. f. (na-kro-kul-tu-re — de nacre, et de culture). Culture de la nacre, procédés employés pour la produire : Les essais de NACRO-CULTURE du lieutenant de vaisseau Mariot.

* NACRURE s. f. (na-kru-re — rad. nacre). Blancheur semblable à celle de la nacre. Il Peu usité.

* NADAUD (Martin), homme politique français. — Il faisait partie du conseil municipal de Paris, depuis 1871, lorsqu'il posa sa candidature à la Chambre des députés dans l'arrondissement de Bourgneuf le 30 février 1876. Républicain avancé, mais pratique, il représente, selon ses expressions, « l'avènement aux affaires publiques de cette classe de déshérités que la royauté a tant méprisés, et qui réclame particulièrement l'instruction du peuple, gratuite et obligatoire, car l'ignorance est une lèpre qui engendre le

vice et la misère. » Ces idées, M. Nadaud les exposa aux électeurs de Bourgneuf en leur langage familier qui lui est habituel. Il eut pour concurrent M. Goutisson, républicain conservateur, et M. Bonnin, bonapartiste. Elu député par 4,083 voix, il alla siéger à l'extrême gauche, vota l'amnistie entière, la proposition Laisant, l'accroissement du budget de l'instruction primaire, contre les jurys mixtes, le traitement des aumôniers militaires, les menées cléricales, et prit, en diverses circonstances, la parole dans des questions d'affaires, poussant le gouvernement à entreprendre de grands travaux publics tant dans l'intérêt général que dans celui des travailleurs. Le 18 mai 1877, M. Nadaud signa la protestation des gauches contre le manifeste du maréchal de Mac-Mahon, puis il vota avec les 363 l'ordre du jour de défiance contre le ministère de Broglie-Fourton (19 juin). Après la dissolution de la Chambre des députés, M. Martin Nadaud se représenta devant les électeurs de Bourgneuf, qui le renommèrent député le 14 octobre 1877, par 4,311 voix, contre 2,717 données à M. Goutisson. Il a repris sa place à gauche et a continué à voter avec la majorité républicaine.

* NADAVI s. m. (na-ga-ri). Syn. de VÉVANAGARI.

* NAGEUR s. m. — Flotteur employé dans les brasseries.

* NAHÉ s. m. (na-é). Bot. Nom indigène d'une fougère dont les rhizomes sont mangés par les naturels de Taïti.

Natade, tableau de M. J.-J. Henner mu-

sée du Luxembourg. Les bras arrondis autour de la tête, le visage tourné vers le spectateur, les regards chargés de sommeil, la jambe gauche allongée et le genou droit relevé, une jeune déesse, entièrement nue, repose sur le gazon, au bord d'une rivière, dans un lieu solitaire et poétique, qu'ombragent de grands arbres. Ce petit tableau, qui a paru au Salon de 1875, est un chef-d'œuvre d'exécution et de style. « La plus grande peinture du Salon, a dit M. Marius Chamuelin (Bien public), est, si l'on n'a égard qu'à la grandeur du style, cette toile de quinze à vingt pouces de long, où l'on voit une baigneuse couchée que M. Henner a pu décorer impunément du nom de Natade. Rien de plus simple, de plus discret, de plus charmant, de plus poétique, que cette figure juvénile, plus semblable, à dire vrai, à une statue de la Réverie ou de la Langueur qu'à une nymphe des eaux. Son corps, du modèle le plus fin, le plus délicat, détache sa blancheur marmoréenne sur un fond de verdure sombre. » M. J. Clarelle n'a pas parlé moins élogieusement de cet ouvrage : « La Natade, a-t-il dit, est une merveille; c'est blond, fin, distingué comme un Corrége; et quelle simplicité, quelle grâce, quel charme dans cette nymphe couchée au bord de l'eau, sous l'ombrage des grands arbres! quelle nonchalance dans sa réverie! quelle pose adorable de naturel et de laisser-aller! que de finesse et de distinction dans le dessin et le modelé! quelle puissance de coloris! C'est assurément une des œuvres les plus parfaites que M. Henner ait jamais peintes. » M. About a vanté à bon droit la

noblesse et le caractère vraiment antique de cette Natade : « Ce n'est ni la petite Anna de la rue Vintimille, ni la grande Carolino de la rue Notre-Dame-de-Lorette; c'est bien vraiment une divinité de la Grèce qui développe avec cette grâce onduleuse les belles formes de son jeune corps. » La Natade a été gravée sur bois par M. Robert, sur un dessin de M. Lavée, dans le Monde illustré.

* NAILLAT, bourg de France (Creuse), cant. de Dun, arrond. et à 23 kilom. de Guéret; pop. aggl., 160 hab. — pop. tot., 2,115 hab.

* NAILLOUX, bourg de France (Hante-Garonne), ch.-l. de cant., arrond. et à 12 kilom. S.-O. de Villefranche; pop. aggl., 728 hab. — pop. tot., 1,308 hab.

* NAIN, NAINÉ s. — Encycl. Pour de nouveaux détails, v. AKKAS, peuple de nains, dans ce Supplément.

* NAINTRÉ, village de France (Vienne), cant., arrond. et à 8 kilom. de Châtelleraut; pop. aggl., 185 hab. — pop. tot., 2,073 hab.

* NAIZIN, village de France (Morbihan), cant. de Locminé, arrond. et à 15 kilom. de Pontivy, au bord de l'Ével; pop. aggl., 337 hab. — pop. tot., 2,045 hab.

* NAJAC, bourg de France (Aveyron), ch.-l. de cant., arrond. et à 21 kilom. de Villefranche, sur la rive gauche de l'Aveyron; pop. aggl., 1,312 hab. — pop. tot., 2,260 hab.

* NAJAC (Émile DE), auteur dramatique français. — Outre les pièces que nous avons